

UNE DETTE.

Reposait son bock vide sur la petite table de marbre du café... Comment pouvez-vous imposer la discipline étroite et serrée de la métropole à des gailards habitués à la vie indépendante et large des champs de bataille du Tonkin ou de la bruyante chaude du Soudan?... Vous transplantez des cervaux archaïques par les fièvres et les insularités dans des garnisons où il faut de la servitude mécanique qui leur pèse comme des chaînes de plomb et vous vous étouffez à qu'un matin ils salotent tout à coup comme des grenades trop mûres, giclant de tous côtés, éblouissant les passants de leurs expansions brutales et de leurs folles équipées... En tout cas, mon cher ami, s'il y a dans l'armée coloniale des braves galonnés, ce sont des braves qui, au lieu de l'occasion, deviennent des lions, et cela mérite quelque indulgence... J'en ai connu, allez, dans ma carrière; je les ai étudiés, je les ai compris et je leur ai beaucoup pardonné... Jamais je n'ai voulu considérer les hommes placés sous mes ordres comme de simples machines destinées à être assujetties, assujetties et obéissantes; j'ai toujours cherché à diriger, sous les étoiles les plus frustes, le quantum de courage et d'héroïsme qu'on leur pouvait demander... résultats obtenus de merveilleux résultats... Gros-moi, pour remettre un soldat dans la bonne voie, le champ de bataille vaut encore mieux que le conseil de guerre... Voulez-vous une anecdote? J'étais lieutenant alors et nous campions là-bas... un village dont vous n'avez jamais entendu parler et dont le nom sonne comme un coup de gong, Ding-Chon Dong... sur la frontière chinoise où, avec quelques douzaines d'hommes, des mousquetaires et des jayons, je surveillais les mouvements des rebelles que les Célestes, oubliés de leurs protestations et de leurs traités, mettaient sans cesse à nos trousses... Joli port de mer, quant au reste avec ses yamoua qu'on salue et cisèle, avec ses maisonnettes légères et coquettes aux fenêtres en papier huilé, et ses pagodes ornées de détachant capricieuses, ment les décolorées rouges de leurs toits dans les éventails des palmiers gigantesques de l'horizon... La vie n'y était pas drôle, vous le pensez bien! Rien qu'à se tourner les pouces et à regarder... Aussi les soirs étaient-ils longs, à contempler, pour toute distraction, la splendeur de la nature s'endorment sous un ciel violacé frangé d'or rouge par le soleil se couchant derrière les collines, dans un silence profond que troublaient seuls les lugubres croassements des crapauds-bouffes qui pulvérisaient autour de nous et la chanson des jayons, égrenée dans le crépuscule... Nous partons pour le Tonkin. Ho! du bataillon d'Afrique. Bon, bon! La vieille pratique. Bon, bon! Noces et festins... J'avais avec moi un lascar dont il faudrait un volume pour écrire les aventures; je vous les conterai quelque jour. Un type extraordinaire. Dans toute ma carrière, je n'en ai point rencontré deux déployant autant d'imagination, sachant se débrouiller aussi bien que moi quand il avait besoin d'argent. Tous les moyens lui étaient bons, même les moins honnêtes; il était rendu des points à l'inventeur fameux du rat à trompe. C'était, en son genre, un génie. Jugez en par ce seul fait qui commença mon histoire: ce bougre là à Hanoi n'avait pas réussi à vendre à un brave homme de collectionneur un bout de chiffon comme drapeau d'un chef de Taiping, pris par lui-même sur le champ de bataille! Le lendemain, tout naïf qu'il fut, le collectionneur eut cependant des doutes. Il s'informa. Il montra à des officiers le drapeau des Taiping. On lui rit au nez et on lui conseilla d'essayer sa vaisselle avec. Une heure après il était à la caserne et déposait une plainte contre l'indélicat soldat. Ce fut moi qui la reçus. Cette peccadille pouvait envoyer l'homme au conseil. Je remboursai l'acheteur de mes propres deniers, puis j'appelai le marsequin, qui était de ma compagnie:

— Morange, lui dis-je, tu es comment cela s'appelle, ce que tu as fait?... C'est véridique... Regarde sur ton livret ce que cela coûte... Mais à quel me servirait de l'envoyer casser des cailloux sur les grandes routes? J'ai payé pour toi, tu entends, fripouille?... Tu me rembourses quand tu pourras... mais n'oublie jamais, lorsque... que nous sommes en compte!... Il se contenta de me répondre: — Bien, mon lieutenant... Et ce fut là-dessus que, quel que temps plus tard, nous partions nous installer à Ding-Chon-Dong. D'abord tout alla bien. Pas de Chinois. On entretenait avec les mandarins les environs les meilleures relations. Il n'était pas de jours qu'ils ne nous envoyassent quelque présent: pieds de cerfs, nids d'hirondelles, gigots de chien, vers de coquilles. Cela variait agréablement l'ordinaire et nous nous demandions ce que nous faisions dans ce pays si pacifié. Nous ne connaissions point encore la fausseté de ces faces jaunes. Un matin, nous nous réveillâmes avec cinq cents Pavillons Noirs autour de nous, débarquées la nuit de leurs sampans avec la complicité des autorités, armés de fusils à pierre et traînant une mitrailleuse, tombée entre leurs mains on ne sait comment et dont, hélas! nous ne connaissions pas le maniement. Sans la vigilance de nos sentinelles, nous étions surpris et massacrés. Maintenant, il s'agit de se défendre, de repousser l'ennemi et de rejoindre, en traversant ses lignes, Ki-lin, un autre petit poste à quelques lieues de là, où se trouvait notre bataillon. Avec un bout de cravate bleue, un pan de chemise, un morceau de ceinture rouge, un marsequin improvisé un drapeau, l'attacha à un bambou qu'il planta en terre et déclara: — Qu'il vienne le prendre! Nous étions bien pourvus en munitions. On reçut poliment les macaques. Pendant une heure, ce fut un sifflement de balles qui ricochaient de tous côtés. Bientôt, la position fut intenable pour nous. Il fallait partir et battre en retraite. — En avant! cria-t-il. — Et le drapeau?... Vingt mains se tendirent. Mais Morange le saisit avant les autres. — C'est à moi, mon lieutenant. N'est-ce pas?... — En effet, lui dis-je, me souvenant. Et si tu me le rapportes, tu m'as payé la dette! Nous commençâmes notre marche en avant, sous un feu terrible, tenant l'ennemi à distance. Soudain je sentis une douleur intolérable me fouetter dans l'aine. Je vis trente-six chandelles. J'essayai de me raidir sans y parvenir. Je tombai sur moi-même. Je tombai... Je rouvris les yeux à Ki-lin où le major me donnait des soins. — Voilà votre sauveur, me dit-il en me montrant un marsequin immobile au pied de mon lit; il vous a pris sur ses épaules et vous a porté jusqu'ici... Alors Morange tira de dessous sa veste la loque tricolore percée de cinquante trous et me la tendit: — Ça, c'est du vrai, mon lieutenant... et celui-là ne se vend pas!

soin jaloux de les yider trop fréquemment. Près de Grenoble, à La Motte, l'eau thermale était apportée à dos de mulet; et sur les malades placés dans des baigns de siège, le muletier déversait cette eau, sans complication vaine. Un peu partout, on préférait un traitement par des saignées, des purgations et une neuvaine. Après quoi, on absorbait l'eau avec un grand courage. On se baignait peu ou l'on ne se baignait pas et l'on buvait. Il se faisait faire frotter de tout le jour ni se baigner," recommandait-on à Pougues, en 1854. "J'ai été saigné, purgé, acrivait plus tard, de Bourbon, Boileau à Raucine. Il n'y a manqué plus que cinq des formalités prétendues nécessaires pour prendre les eaux. La médecine que j'ai prise aujourd'hui m'a fait, à ce qu'on dit, tous les biens du monde: car elle m'a fait tomber quatre ou cinq fois en faiblesse." Dans une autre lettre, il assurait que les eaux lui semblaient très efficaces: elles lui avaient fait tout sortir du corps, excepté toutefois sa maladie. Les repas devaient être les auxiliaires du traitement. Mais les médecins avaient besoin de tout leur prestige pour mettre en régence de l'eau les malheureux gens qui souffraient d'avoir goûté trop souvent aux bonnes bottelles. Il fallait faire, avant tout, ce que Jean Pidoux appelait, en 1584, "les sautes, salares, espies et autres arguties de gueule". Il semblait abominable, aux malades de Bourbon l'Archevêque, se dix-huitième siècle, qu'on leur indiquât ce supplément, boire sans soif et, chaque jour, mourir deux fois de faim. Aux délices de la table, se joignaient d'autres plaisirs. Mme de Sévigné n'en a pas fait mystère, en 1676: "On va à six heures à la fontaine, écrit-elle de Vichy; tout le monde s'y trouve; on boit et on fait une fort vilaine mine. On tourne, on va... On entend la messe, on rend les eaux. On parle, on confidencieusement, de la manière dont on les rend. Il n'est question que de cela jusqu'à midi." L'après-dîner n'était pas beaucoup plus gai. A Spa, en 1782, où le grand succès était de se divertir, au jeu et à la comédie, on n'entendait plus, dix heures sonnées, personne dans les rues. A Bourbon, vers la même époque, savoir s'envoyer, assis, c'était le grand art. On se faisait à Pougues, sous Henri III, une brève promenade à pied, et même à cheval, à condition d'aller au pas. Par grande faveur, on ajoutait: "il est permis, le matin, de se peigner la tête, mollement, sans se l'échauffer beaucoup."

MASSENA DEVANT GAËTE. (JUILLET 1806)

Napoléon distribua des couronnes à ses frères. Au palais royal de Naples, Joseph allait s'installer. On Robert Gaiard avait tenu cour, un Bonaparte remplacerait un Bourbon. Evénement contre lequel des milliers de Napolitains protestèrent. Mais une armée française s'employait à combattre l'insurrection des patriotes, ainsi les troupes régulières de Ferdinand, établi à Palerme. A Gaète, ces troupes purent trouver un refuge. De cette place, formidable, les assiégés bravaient les envahisseurs lorsqu'ils s'étendraient de Capoue, ville des délices, jusqu'au rocher qui porte les tours et les maisons d'Amanteo. Un chef, dont l'héroïsme méritait notre admiration, le prince Hesse-Philippstadt, assumait la tâche difficile, celle de diriger des contingents étrangers: Siciliens, Calabrais, Maltais, Turcs; compagnies qui surveillaient la langue de terre placée devant la ville, au nord, et qui s'appuyaient sur les réserves d'une flotte anglaise ancrée à portée de fusil du grand bastion, au sud. Massena commandait l'armée d'opération, sortie du territoire romain, elle s'avancait en trois colonnes vers la capitale du royaume des Deux Siciles. A ses ordres, tout marchait régulièrement. Il ignorait que César Berthier, son aide de camp, avait en poche un ordre qui devait faire Joseph généralissime. Reconnu en cette qualité à Naples même, Joseph nomma Massena gouverneur de la capitale. Le lui donnaient logement au palais des Estrangers, d'où le maréchal voyait Capri, la montagne Saint-Elme et le Vésuve. Dès lors, la direction des opérations fut confiée à Jourdan, officier plus apte à remplir les fonctions de conseiller civil qu'à organiser une conquête. La guerre des partisans commençait. Le Basilicate, la Pontille, les Abruzzes, la Calabre s'insurgèrent. Fra Diavolo, Pain de Grain, Passeraia résistèrent, dans les Apennins, aux colonnes volantes. Nuit et jour on se

battait un long des défilés. Au vers trois heures du soir, le maréchal et son état-major s'arrêtaient à la jonction des routes d'Itri et de Gaète. Sur leur gauche, bordant la voie Appienne, une tour antique s'élevait entre les fûts gris des figuiers; tour ronde et pleine. Morin, le secrétaire, indiquait: — C'est le tombeau de Clodion. Massena se découvrit. Il examina la structure du singulier manoir placé dans l'enclos où l'illustre Romain avait fait élever sa maison de campagne. Arrivé à Itri ou Borgo di Gaeta, le maréchal touchait aux lignes françaises. Une division était terrée des pentes de Mont-Christo aux vallées montées rocheuses de Monte-Sacco. Méles, artilleurs, fantassins, sapeurs, travaillaient sans relâche à ouvrir des galeries, à poser des gabions, à former des murailles en sacs de terre. La nuit, la mine agissait; et sur les ouvertures, les bombes tombaient, éclataient, semaient un vol de fers meurtriers, rendaient l'assiégé timide et laissaient la constance des troupes de renfort. Suivi du général Franceschi, son chef d'état-major, le maréchal alla, précédemment, à la barrière des avant-postes; il s'y arrêta et prenait un temps nécessaire à reconnaître le front occidental de la ville assiégée. Dans une journée claire, Gaète se détachait en un long panorama de vieilles bâtisses. Ses assises de roc formaient un promontoire aux extrémités duquel la mer apparaissait bleue et immense. Le premier plan était couvert par des défenses formidables. Et la citadelle, de trois étages, avait pour appui la tour d'Orlando et le château espagnol bâtis au point culminant de la cité; deux points très visibles à côté de la cathédrale. Portes et poternes closes, les casernes bordées d'hommes, les embrasures de longues murailles menées de canons, avec une flotte anglaise pour appui, la ville semblait être imprenable. Massena en connaissait l'histoire. Virgile prétend que Gaète fut bâtie par Eolus, l'honneur de sa nourrice nommée Gaëta. Il est certain qu'un plaça dans ce lieu, autrefois, un poste militaire qui couvrait Naples. Quand Auguste partagea l'Italie en onze provinces, la République de Gaète était attribuée à la Campanie, et dans la ville, les Goths se réfugièrent, après avoir brisé la résistance qu'opposaient, à leur marche, les habitants. Mais à ces Barbares, les Grecs, maîtres des côtes, donnèrent une leçon d'armes; il les massacrèrent et les entourèrent la ville d'une ligne de murailles. Contre ces murailles, l'armée papale vint, en 1229, fatiguer ses balistes, éprouver ses lances, user son courage. Plus tard, les Espagnols, maîtres de Naples, assiégèrent en vain Gaète. En 1492, les soldats de Charles VIII purent pénétrer dans la citadelle; lieu qu'ils abandonnèrent bientôt. Et Gonzalve de Cordoue ramena dans la presqu'île, en 1496, des Espagnols qui furent battus par l'assiégé. Trois fois en trois siècles, Gaète eut à subir le joug des vainqueurs: des Autrichiens de Daun, des soldats de don Carlos, roi des Deux-Siciles, des grenadiers républicains de Championnet. En 1806, sa garnison avait juré de périr sur les remparts ou sur la brèche, de rendre à l'ennemi coup pour coup. Et l'activité déployée par son chef tenait en respect l'assiégé qui essayait, chaque jour, un feu terrible. Je n'ai 107 canons et de 30 mortiers vomissant de mille à douze cents projectiles. Aux chefs de service, Massena donnait des instructions précises; et il promit: — Je reviendrai. Il revint chaque jour. Il assista au placement des canons, à l'ouverture des galeries, au défilé des équipes, au logement des sapeurs. Il vit tomber le général Vallongue, mortellement blessé. Il put aguerir les soldats timides en se montrant à découvert dans son inspection des mamelons Secco et Atratina. Il retint Donzelet, chef de l'infanterie, sous la pluie des bombes. Il garda Gampredon, chef de génie, dans une bicoque à demi détruite par les projectiles. Il força Lamarque, un brigadier, à emporter en plein jour le poste d'un convent qui était miné. Il étouffa ses troupes quand l'ennemi se demandait si cet homme portant l'uniforme de maréchal accomplissait une bravade ou bien assait une démenpe. Le 5 juillet, tout était prêt pour attaquer vigoureusement Gaète. L'humanité commandait à Massena de sommer le prince Hesse-Philippstadt de lui rendre la place avant que survint le massacre. Hesse répondit que dérangé un parlementaire, c'était là travail inutile. — Eh bien, dit le maréchal, nous irons rendre visite à ce monsieur; puisque cela lui plaît de faire aujourd'hui la moitié du chemin. Le 7 juillet, l'artillerie française commença le bombardement, à 300 toises; 117 pièces de

Voilà trois heures du soir, le maréchal et son état-major s'arrêtaient à la jonction des routes d'Itri et de Gaète. Sur leur gauche, bordant la voie Appienne, une tour antique s'élevait entre les fûts gris des figuiers; tour ronde et pleine. Morin, le secrétaire, indiquait: — C'est le tombeau de Clodion. Massena se découvrit. Il examina la structure du singulier manoir placé dans l'enclos où l'illustre Romain avait fait élever sa maison de campagne. Arrivé à Itri ou Borgo di Gaeta, le maréchal touchait aux lignes françaises. Une division était terrée des pentes de Mont-Christo aux vallées montées rocheuses de Monte-Sacco. Méles, artilleurs, fantassins, sapeurs, travaillaient sans relâche à ouvrir des galeries, à poser des gabions, à former des murailles en sacs de terre. La nuit, la mine agissait; et sur les ouvertures, les bombes tombaient, éclataient, semaient un vol de fers meurtriers, rendaient l'assiégé timide et laissaient la constance des troupes de renfort. Suivi du général Franceschi, son chef d'état-major, le maréchal alla, précédemment, à la barrière des avant-postes; il s'y arrêta et prenait un temps nécessaire à reconnaître le front occidental de la ville assiégée. Dans une journée claire, Gaète se détachait en un long panorama de vieilles bâtisses. Ses assises de roc formaient un promontoire aux extrémités duquel la mer apparaissait bleue et immense. Le premier plan était couvert par des défenses formidables. Et la citadelle, de trois étages, avait pour appui la tour d'Orlando et le château espagnol bâtis au point culminant de la cité; deux points très visibles à côté de la cathédrale. Portes et poternes closes, les casernes bordées d'hommes, les embrasures de longues murailles menées de canons, avec une flotte anglaise pour appui, la ville semblait être imprenable. Massena en connaissait l'histoire. Virgile prétend que Gaète fut bâtie par Eolus, l'honneur de sa nourrice nommée Gaëta. Il est certain qu'un plaça dans ce lieu, autrefois, un poste militaire qui couvrait Naples. Quand Auguste partagea l'Italie en onze provinces, la République de Gaète était attribuée à la Campanie, et dans la ville, les Goths se réfugièrent, après avoir brisé la résistance qu'opposaient, à leur marche, les habitants. Mais à ces Barbares, les Grecs, maîtres des côtes, donnèrent une leçon d'armes; il les massacrèrent et les entourèrent la ville d'une ligne de murailles. Contre ces murailles, l'armée papale vint, en 1229, fatiguer ses balistes, éprouver ses lances, user son courage. Plus tard, les Espagnols, maîtres de Naples, assiégèrent en vain Gaète. En 1492, les soldats de Charles VIII purent pénétrer dans la citadelle; lieu qu'ils abandonnèrent bientôt. Et Gonzalve de Cordoue ramena dans la presqu'île, en 1496, des Espagnols qui furent battus par l'assiégé. Trois fois en trois siècles, Gaète eut à subir le joug des vainqueurs: des Autrichiens de Daun, des soldats de don Carlos, roi des Deux-Siciles, des grenadiers républicains de Championnet. En 1806, sa garnison avait juré de périr sur les remparts ou sur la brèche, de rendre à l'ennemi coup pour coup. Et l'activité déployée par son chef tenait en respect l'assiégé qui essayait, chaque jour, un feu terrible. Je n'ai 107 canons et de 30 mortiers vomissant de mille à douze cents projectiles. Aux chefs de service, Massena donnait des instructions précises; et il promit: — Je reviendrai. Il revint chaque jour. Il assista au placement des canons, à l'ouverture des galeries, au défilé des équipes, au logement des sapeurs. Il vit tomber le général Vallongue, mortellement blessé. Il put aguerir les soldats timides en se montrant à découvert dans son inspection des mamelons Secco et Atratina. Il retint Donzelet, chef de l'infanterie, sous la pluie des bombes. Il garda Gampredon, chef de génie, dans une bicoque à demi détruite par les projectiles. Il força Lamarque, un brigadier, à emporter en plein jour le poste d'un convent qui était miné. Il étouffa ses troupes quand l'ennemi se demandait si cet homme portant l'uniforme de maréchal accomplissait une bravade ou bien assait une démenpe. Le 5 juillet, tout était prêt pour attaquer vigoureusement Gaète. L'humanité commandait à Massena de sommer le prince Hesse-Philippstadt de lui rendre la place avant que survint le massacre. Hesse répondit que dérangé un parlementaire, c'était là travail inutile. — Eh bien, dit le maréchal, nous irons rendre visite à ce monsieur; puisque cela lui plaît de faire aujourd'hui la moitié du chemin. Le 7 juillet, l'artillerie française commença le bombardement, à 300 toises; 117 pièces de

Voilà trois heures du soir, le maréchal et son état-major s'arrêtaient à la jonction des routes d'Itri et de Gaète. Sur leur gauche, bordant la voie Appienne, une tour antique s'élevait entre les fûts gris des figuiers; tour ronde et pleine. Morin, le secrétaire, indiquait: — C'est le tombeau de Clodion. Massena se découvrit. Il examina la structure du singulier manoir placé dans l'enclos où l'illustre Romain avait fait élever sa maison de campagne. Arrivé à Itri ou Borgo di Gaeta, le maréchal touchait aux lignes françaises. Une division était terrée des pentes de Mont-Christo aux vallées montées rocheuses de Monte-Sacco. Méles, artilleurs, fantassins, sapeurs, travaillaient sans relâche à ouvrir des galeries, à poser des gabions, à former des murailles en sacs de terre. La nuit, la mine agissait; et sur les ouvertures, les bombes tombaient, éclataient, semaient un vol de fers meurtriers, rendaient l'assiégé timide et laissaient la constance des troupes de renfort. Suivi du général Franceschi, son chef d'état-major, le maréchal alla, précédemment, à la barrière des avant-postes; il s'y arrêta et prenait un temps nécessaire à reconnaître le front occidental de la ville assiégée. Dans une journée claire, Gaète se détachait en un long panorama de vieilles bâtisses. Ses assises de roc formaient un promontoire aux extrémités duquel la mer apparaissait bleue et immense. Le premier plan était couvert par des défenses formidables. Et la citadelle, de trois étages, avait pour appui la tour d'Orlando et le château espagnol bâtis au point culminant de la cité; deux points très visibles à côté de la cathédrale. Portes et poternes closes, les casernes bordées d'hommes, les embrasures de longues murailles menées de canons, avec une flotte anglaise pour appui, la ville semblait être imprenable. Massena en connaissait l'histoire. Virgile prétend que Gaète fut bâtie par Eolus, l'honneur de sa nourrice nommée Gaëta. Il est certain qu'un plaça dans ce lieu, autrefois, un poste militaire qui couvrait Naples. Quand Auguste partagea l'Italie en onze provinces, la République de Gaète était attribuée à la Campanie, et dans la ville, les Goths se réfugièrent, après avoir brisé la résistance qu'opposaient, à leur marche, les habitants. Mais à ces Barbares, les Grecs, maîtres des côtes, donnèrent une leçon d'armes; il les massacrèrent et les entourèrent la ville d'une ligne de murailles. Contre ces murailles, l'armée papale vint, en 1229, fatiguer ses balistes, éprouver ses lances, user son courage. Plus tard, les Espagnols, maîtres de Naples, assiégèrent en vain Gaète. En 1492, les soldats de Charles VIII purent pénétrer dans la citadelle; lieu qu'ils abandonnèrent bientôt. Et Gonzalve de Cordoue ramena dans la presqu'île, en 1496, des Espagnols qui furent battus par l'assiégé. Trois fois en trois siècles, Gaète eut à subir le joug des vainqueurs: des Autrichiens de Daun, des soldats de don Carlos, roi des Deux-Siciles, des grenadiers républicains de Championnet. En 1806, sa garnison avait juré de périr sur les remparts ou sur la brèche, de rendre à l'ennemi coup pour coup. Et l'activité déployée par son chef tenait en respect l'assiégé qui essayait, chaque jour, un feu terrible. Je n'ai 107 canons et de 30 mortiers vomissant de mille à douze cents projectiles. Aux chefs de service, Massena donnait des instructions précises; et il promit: — Je reviendrai. Il revint chaque jour. Il assista au placement des canons, à l'ouverture des galeries, au défilé des équipes, au logement des sapeurs. Il vit tomber le général Vallongue, mortellement blessé. Il put aguerir les soldats timides en se montrant à découvert dans son inspection des mamelons Secco et Atratina. Il retint Donzelet, chef de l'infanterie, sous la pluie des bombes. Il garda Gampredon, chef de génie, dans une bicoque à demi détruite par les projectiles. Il força Lamarque, un brigadier, à emporter en plein jour le poste d'un convent qui était miné. Il étouffa ses troupes quand l'ennemi se demandait si cet homme portant l'uniforme de maréchal accomplissait une bravade ou bien assait une démenpe. Le 5 juillet, tout était prêt pour attaquer vigoureusement Gaète. L'humanité commandait à Massena de sommer le prince Hesse-Philippstadt de lui rendre la place avant que survint le massacre. Hesse répondit que dérangé un parlementaire, c'était là travail inutile. — Eh bien, dit le maréchal, nous irons rendre visite à ce monsieur; puisque cela lui plaît de faire aujourd'hui la moitié du chemin. Le 7 juillet, l'artillerie française commença le bombardement, à 300 toises; 117 pièces de

Voilà trois heures du soir, le maréchal et son état-major s'arrêtaient à la jonction des routes d'Itri et de Gaète. Sur leur gauche, bordant la voie Appienne, une tour antique s'élevait entre les fûts gris des figuiers; tour ronde et pleine. Morin, le secrétaire, indiquait: — C'est le tombeau de Clodion. Massena se découvrit. Il examina la structure du singulier manoir placé dans l'enclos où l'illustre Romain avait fait élever sa maison de campagne. Arrivé à Itri ou Borgo di Gaeta, le maréchal touchait aux lignes françaises. Une division était terrée des pentes de Mont-Christo aux vallées montées rocheuses de Monte-Sacco. Méles, artilleurs, fantassins, sapeurs, travaillaient sans relâche à ouvrir des galeries, à poser des gabions, à former des murailles en sacs de terre. La nuit, la mine agissait; et sur les ouvertures, les bombes tombaient, éclataient, semaient un vol de fers meurtriers, rendaient l'assiégé timide et laissaient la constance des troupes de renfort. Suivi du général Franceschi, son chef d'état-major, le maréchal alla, précédemment, à la barrière des avant-postes; il s'y arrêta et prenait un temps nécessaire à reconnaître le front occidental de la ville assiégée. Dans une journée claire, Gaète se détachait en un long panorama de vieilles bâtisses. Ses assises de roc formaient un promontoire aux extrémités duquel la mer apparaissait bleue et immense. Le premier plan était couvert par des défenses formidables. Et la citadelle, de trois étages, avait pour appui la tour d'Orlando et le château espagnol bâtis au point culminant de la cité; deux points très visibles à côté de la cathédrale. Portes et poternes closes, les casernes bordées d'hommes, les embrasures de longues murailles menées de canons, avec une flotte anglaise pour appui, la ville semblait être imprenable. Massena en connaissait l'histoire. Virgile prétend que Gaète fut bâtie par Eolus, l'honneur de sa nourrice nommée Gaëta. Il est certain qu'un plaça dans ce lieu, autrefois, un poste militaire qui couvrait Naples. Quand Auguste partagea l'Italie en onze provinces, la République de Gaète était attribuée à la Campanie, et dans la ville, les Goths se réfugièrent, après avoir brisé la résistance qu'opposaient, à leur marche, les habitants. Mais à ces Barbares, les Grecs, maîtres des côtes, donnèrent une leçon d'armes; il les massacrèrent et les entourèrent la ville d'une ligne de murailles. Contre ces murailles, l'armée papale vint, en 1229, fatiguer ses balistes, éprouver ses lances, user son courage. Plus tard, les Espagnols, maîtres de Naples, assiégèrent en vain Gaète. En 1492, les soldats de Charles VIII purent pénétrer dans la citadelle; lieu qu'ils abandonnèrent bientôt. Et Gonzalve de Cordoue ramena dans la presqu'île, en 1496, des Espagnols qui furent battus par l'assiégé. Trois fois en trois siècles, Gaète eut à subir le joug des vainqueurs: des Autrichiens de Daun, des soldats de don Carlos, roi des Deux-Siciles, des grenadiers républicains de Championnet. En 1806, sa garnison avait juré de périr sur les remparts ou sur la brèche, de rendre à l'ennemi coup pour coup. Et l'activité déployée par son chef tenait en respect l'assiégé qui essayait, chaque jour, un feu terrible. Je n'ai 107 canons et de 30 mortiers vomissant de mille à douze cents projectiles. Aux chefs de service, Massena donnait des instructions précises; et il promit: — Je reviendrai. Il revint chaque jour. Il assista au placement des canons, à l'ouverture des galeries, au défilé des équipes, au logement des sapeurs. Il vit tomber le général Vallongue, mortellement blessé. Il put aguerir les soldats timides en se montrant à découvert dans son inspection des mamelons Secco et Atratina. Il retint Donzelet, chef de l'infanterie, sous la pluie des bombes. Il garda Gampredon, chef de génie, dans une bicoque à demi détruite par les projectiles. Il força Lamarque, un brigadier, à emporter en plein jour le poste d'un convent qui était miné. Il étouffa ses troupes quand l'ennemi se demandait si cet homme portant l'uniforme de maréchal accomplissait une bravade ou bien assait une démenpe. Le 5 juillet, tout était prêt pour attaquer vigoureusement Gaète. L'humanité commandait à Massena de sommer le prince Hesse-Philippstadt de lui rendre la place avant que survint le massacre. Hesse répondit que dérangé un parlementaire, c'était là travail inutile. — Eh bien, dit le maréchal, nous irons rendre visite à ce monsieur; puisque cela lui plaît de faire aujourd'hui la moitié du chemin. Le 7 juillet, l'artillerie française commença le bombardement, à 300 toises; 117 pièces de

L'Ombre de la pensée.

Le "Chamber's Journal" rend compte d'une curieuse découverte qui vient d'être faite en Amérique. En marge de l'aspect solaire existe une zone mystérieuse où les rayons ultra-violettes répandent une lumière qui échappe aux regards humains. Grâce à des procédés ingénieux dont la description nous entraînerait trop loin, M. Elmer Gates a pénétré dans ce monde invisible. Il résulte de ses expériences du suivant professeur de New-York que certains rayons ultra-violettes ont la propriété de traverser très facilement la matière morte, mais sont arrêtés par la matière animée. En d'autres termes, dit le "Chamber's Journal", dans cette lumière invisible, une substance vivante projette son ombre; tandis que cette même substance, une fois morte, ne la projette plus. La première explication qui se présentait à l'esprit était de dire que l'âme soumise à ces mystérieux rayons les arrête au passage et produit de l'ombre. Mais M. Gates n'accepte pas cette hypothèse et propose une solution moins intéressante peut-être, mais à coup sûr plus plausible. Les rayons ultra-violets, au lieu de projeter sur un écran l'ombre de l'âme, enlèvent l'impulsion des courants électriques qui se dégagent des nerfs et des muscles des tissus vivants. Ces courants n'existent plus lorsque les tissus sont morts, la lumière ultra-violette n'est plus arrêtée par eux, et par conséquent ne projette plus d'ombre. Toute une science nouvelle est en germe dans la découverte de M. Gates. Comme l'intensité de l'ombre doit varier suivant la force du courant, le savant professeur de New-York ne désespérerait pas, dit-on, de mesurer la puissance de l'effort produit par un cerveau humain. Quels services ne rendrait pas un appareil qui, dans un examen, permettrait de mesurer avec une précision absolue la vigueur intellectuelle de chaque candidat! Avec quel intérêt les philosophes ne consulteraient-ils pas ce dynamomètre de l'intelligence! La tête de l'homme serait soumise à l'action des rayons ultra-violettes. Si une ombre absolument noire se détachait sur l'écran où s'enregistreraient les résultats de l'expérience, ce serait l'indice d'une remarquable activité cérébrale. Le cerveau du personnage soumis à l'examen serait capable de produire un courant électrique assez puissant pour arrêter la lumière invisible. Supposons, au contraire, que l'ombre projetée soit si faible qu'il est difficile d'en tracer nettement le contour, c'est la preuve que l'électricité est à peu près absente et que les rayons ultra-violettes traversent le cerveau presque aussi facilement qu'une substance morte. En attendant qu'un dynamomètre d'un nouveau genre mesure la tension de l'effort intellectuel et que le rêve de M. Gates devienne une réalité, la découverte du savant professeur de New-York peut rendre des services plus immédiats et moins discutés. Les rayons ultra-violettes, dit le "Chamber's Journal", fournissent probablement le seul moyen de distinguer avec une certitude absolue la mort apparente de la mort définitive, et l'on espère aussi que les modifications survenues dans les courants électriques dégagés par les nerfs et les muscles fourniront des indications sur les maladies dont les autres symptômes ne se sont pas encore manifestés. Comme on le voit, la science vient de donner un puissant auxiliaire aux rayons X. La "thune" laïcisée. — Vous avez vu que le Conseil général de la Creuse a émis le vœu qu'on efface des pièces de cinq francs les quatre mots "Dieu protège la France". — Oui; la séparation de la devise et de l'écu.